



Bridel avant Gibbon : une amitié littéraire au jardin de la Grotte

Timothée Léchet

Jusqu'à son départ de Lausanne en 1786, le poète et pasteur vaudois Philippe-Sirice Bridel (1757-1845, **fig. 1**) fréquente les cercles d'amis d'Edward Gibbon. Bien qu'il ait côtoyé l'historien anglais, il n'a laissé de lui qu'un témoignage anecdotique et tardif, recueilli oralement par Bailly de Lalonde dans les années 1830¹. D'après le récit du voyageur français, Bridel évoque alors la ponctualité de Gibbon, son appétit, sa conversation brillante, sa mémoire prodigieuse et sa religiosité méconnue; il raconte aussi sa déclaration d'amour maladroite à la femme de lettres lausannoise Isabelle de Montolieu (1751-1832). Au moment où il s'exprime, l'ancien rédacteur des *Étrennes helvétiques* et du *Conservateur suisse* (1783-1831) est « un vieillard presque octogénaire »² qui reçoit les étrangers chez lui, à Montreux, et qui partage avec eux ses vastes connaissances du pays. Les propos qu'il tient sur Gibbon dévoilent l'intimité d'un personnage dont la renommée rejaillit sur la ville de Lausanne et continue d'attirer des visiteurs à la maison de la Grotte. Anodines ou douteuses, ces informations nous renseignent moins sur Gibbon lui-même que sur l'entretien de sa mémoire dans le canton de Vaud.

Toutefois, Bridel laisse dans son œuvre poétique un autre témoignage qui n'est pas directement relatif à Gibbon, mais qui porte sur la maison de la Grotte et sur son propriétaire Jacques-Georges Deyverdun (1734-1789). Cette « Épître au jardinier de la Grotte » a l'intérêt de paraître dans les *Poésies helvétiques* de Bridel en 1782 et, par conséquent, d'être juste antérieure à l'installation de l'Anglais l'année suivante³. Elle offre une représentation littéraire du jardin en pleine mue, avant que la présence du grand homme ne donne à cet espace une aura de

célébrité. Malgré la différence de génération, Deyverdun est l'ami commun de Gibbon et de Bridel. Celui-ci le regarde comme un mentor. Le jeune poète profite en effet de l'appui de son aîné pour s'introduire dans les milieux lettrés de Lausanne⁴. Les *Poésies helvétiques* sont dédiées à la Société littéraire (1772-1773, 1780-1783) fondée par Deyverdun⁵, et l'« Épître au jardinier de la Grotte » est un hommage rendu à ce dernier **[fig. 2]**.

Le texte est probablement rédigé entre 1781, année où Deyverdun commence ses grands travaux dans la résidence, et le milieu de l'année 1782, époque à laquelle paraît le recueil des *Poésies helvétiques*. Même si le jardin n'est pas encore destiné aux loisirs et aux travaux de Gibbon⁶, Deyverdun l'emploie déjà à réunir des amis intimes pour s'adonner aux plaisirs des belles-lettres et de la conversation. C'est le cas de Bridel dont l'épître détaille les joies d'une telle sociabilité. Les réunions des deux Vaudois au jardin de la Grotte apparaîtront rétrospectivement comme une répétition générale de l'accueil que Deyverdun réservera à Gibbon. En effet, avant l'arrivée de son hôte anglais, Deyverdun lui recommande la lecture de l'épître pour lui donner un meilleur aperçu des réjouissances qui l'attendent en Suisse :

Vous aurez quelquefois à votre table un poète; – oui, Monsieur, un poète: – nous en avons un enfin. Procurez vous un volume 8^{vo}. *Poésies Helvétiques, imprimées l'année passée chez Mouser [sic], à Lausanne*. Vous trouverez entre autres dans l'épître au jardinier de la grotte, votre ami et votre parc. Toute la prose est de votre très humble serviteur, qui désire qu'elle trouve grâce devant vous.⁷

Fig. 1. Charles François Adolphe Eynard, *Portrait de Philippe-Sirice Bridel*, huile sur toile, 56.5 × 46.4 cm, [v. 1827-1832]. MHL, inv. I.164.Bridel PhiSi.1.



Fig. 2. Frontispice et page de titre des *Poésies helvétiques* de Philippe-Sirice Bridel, Lausanne, Mourer, 1782. BCUL, cote 1M 1408.

Même si Deyverdun valide lui-même le portrait que Bridel dresse de sa personne et de son domaine, la portée documentaire de l'épître reste limitée. C'est une poésie lyrique, plutôt que descriptive, et son objet n'est pas le jardin de la Grotte, mais les sentiments que l'auteur associe au lieu et à la présence de son ami. Malgré cela, Bridel s'arrête sur plusieurs éléments du jardin dont l'existence est attestée, à commencer par la fameuse chaumière dont Gibbon fera bientôt son cabinet de travail :

Que j'ai passé de charmantes veillées,
 Dessous ce chaume au fond de ton verger !
 Loin du fracas d'un monde mensonger,
 Par le plaisir elles étaient filées.
 Dans les douceurs d'un paisible entretien
 Je m'instruisais de ton expérience :
 Prêtant l'oreille à ta vive éloquence,
 Mon jeune goût se formait sur le tien :
 Le sentiment par un charme indicible,
 Aussi touchant qu'il est irrésistible,
 Passait bientôt de ton cœur dans le mien.⁸

Et plus loin :

Tantôt rentrant sous l'obscur chaumière
 Qu'un seul flambeau de ses rayons éclaire,
 Nous y prenions un repas sans apprêts
 Dont l'amitié faisait seule les frais.⁹

Avant de servir au labeur solitaire de Gibbon, la chaumière apparaît déjà sous la plume de Bridel comme une retraite destinée aux philosophes, mais il la regarde aussi comme un lieu de réunion, de formation, d'épanchement sentimental et de communion dans l'amitié. Malgré la situation périphérique du petit bâtiment au fond du jardin, cette fabrique est le motif central de l'épître, le véritable *locus amoenus* de la propriété où « Sans le chercher nous trouvions le bonheur »¹⁰. Le poète mentionne au passage l'abondant verger que Deyverdun vient probablement de planter et dont il vantera à Gibbon la qualité des arbres, en juin 1783¹¹.

Bridel, qui apprécie la poésie nocturne d'Edward Young (1681-1765) et de James Hervey (1714-1758), décrit ailleurs la vue qu'offre la terrasse du jardin au clair de lune :

Tantôt quittant ce chaume solitaire
Asyle heureux qu'un palais ne vaut pas,
Sur ta terrasse, accompagnant tes pas,
Nous contemplions les jeux de la lumière :
L'astre des nuits à nos yeux se levant
Se dégageait lentement des montagnes,
Poursuivait l'ombre au travers des campagnes,
Et scintillait dans les eaux du Léman.
Là nous suivions son ondoyante image,
Qui sur les flots balançant ses reflets,
De nos vallons éclairant les sommets
Dont la nuit sombre à peine se dégage,
Et blanchissant la cime des forêts,
A chaque instant changeait un paysage
Qu'on admirait sans se lasser jamais.¹²

Cette scène, toute convenue qu'elle paraisse, évoque par anticipation une célèbre page des *Mémoires* de Gibbon, où celui-ci raconte le moment de finir la rédaction de *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (1776-1789) :

It was on the day or rather the night of the 27th of June 1787, between the hours of eleven and twelve that I wrote the last lines of the last page in a summer-house in my garden. After laying down my pen, I took several turns in a *berceau* or covered walk of Acacias which commands a prospect of the country the lake and the mountains. The air was temperate, the sky was serene; the silver orb of the moon was reflected from the waters, and all Nature was silent.¹³

Encore une fois, Bridel traduit dans ses vers une émotion esthétique partagée avec son ami. Plus romantique, Gibbon éprouve quant à lui une jubilation intime, teintée de mélancolie¹⁴, qui se reflète dans la splendeur du paysage nocturne.

Après la terrasse, Bridel s'arrête devant le parterre dont Deyverdun, « apprentif jardinier »¹⁵ de la Grotte, entretient chaque plante avec soin. Le poète ne signale pas les acacias chers à Gibbon, mais il évoque des cyprès dont Deyverdun aurait tenté sans succès la transplantation :

Tu les as vus, ces amis du tombeau,
Ces noirs cyprès dont le triste feuillage

Obscurcissait l'onde de ton jet d'eau,
Qui répétait leur vacillante image.
Tant que ta main les a laissés en paix
Sur l'heureux sol qui leur donna naissance,
Ils ont vécu, tes lugubres cyprès,
Et de la mort leurs branchages épais
N'ont point senti la funeste puissance :
Mais dès l'instant que ta cruelle main
Les transplanta sur un autre terrain,
Dans leurs canaux la sève nourrissante
A terminé sa course fécondante ;
Ils ont péri : ton arrosoir en vain
Leur prodiguait une onde bienfaisante.
Vois ces rameaux de l'arbre détachés
Tomber du tronc, flétris & desséchés.¹⁶

Bridel confère à ces arbres une valeur essentiellement métaphorique. Il reproche à Deyverdun de l'avoir encouragé à se rendre à Paris, dans le but probable de tenter sa chance dans la carrière des lettres, alors que le poète déperirait s'il devait quitter sa patrie. Les cyprès transplantés sont le symbole du mal du pays et le jardin de la Grotte devient une image de la Suisse heureuse et calme où, sans luxe ni ambition, l'écrivain patriote aspire à vivre et à mourir.

Continuant sa promenade littéraire, Bridel mentionne des plantes moins lugubres : les « roses du printemps »¹⁷ qu'il situe dans le parterre, un « œillet »¹⁸ en train de s'ouvrir, puis un « arbrisseau »¹⁹ que le jardinier trouve au fond d'un bois et qu'il transplante (avec succès) dans le verger. De nouveau, il s'agit moins de peindre le domaine que d'esquisser des leçons de sagesse. Les plantes du jardin et les joies que leur entretien procure servent de prétexte à une conclusion à la fois conventionnelle et tièdement rousseauiste :

Jouis en paix, jouis de ces plaisirs
D'autant plus doux qu'ils sont dans la nature ;
Et quelquefois couché sur la verdure,
Lorsque tu perds en d'aimables loisirs
Ce temps qui fuit ainsi que nos désirs,
Ou quand au frais sous ton humble chaumière,
Un rêve heureux de son aile légère
Ferme déjà ton œil presque endormi,
O ! daigne alors songer à ton ami.²⁰

Avec l'« Épître au jardinier de la Grotte », Bridel se confronte à une matière relativement neuve : les jardins paysagers. L'année même où paraissent les *Poésies helvétiques*, Jacques Delille (1738-1813) publie *Les Jardins, ou l'art d'embellir les paysages*, un long poème descriptif dont le

succès est immédiat. En quatre chants, Delille offre au public français des clés pour saisir les enjeux esthétiques des jardins paysagers d'inspiration anglaise. Bridel ne dispose pas encore du poème de Delille au moment de composer son épître²¹, mais il partage avec ses contemporains une lassitude à l'égard du jardin français traditionnel. Les *Poésies helvétiques* contiennent un autre poème horticole : des stances consacrées à l'ermitage que possède un de ses amis dans une forêt vaudoise²². À l'occasion de ce texte, Bridel déplore la symétrie des jardins français, la raideur des allées, les pièces d'eau artificielles et les arbres taillés en formes régulières. Il oppose à ces jardins les charmes d'un sentier sinueux qui s'enfoncé dans le paysage où l'art « craint de se montrer »²³. Dans les stances comme dans l'épître à Deyverdun, l'originalité de Bridel réside peut-être dans sa réinterprétation des nouvelles tendances du jardinage. Nonobstant l'influence de l'Angleterre, le poète y voit l'expression d'un goût conforme aux valeurs suisses,

telles qu'il les promeut dans l'ensemble de son œuvre. Le jardin de la Grotte et l'ermitage incarnent dans le paysage la liberté et la simplicité helvétiques ; leur charme réside dans l'absence de luxe et d'ostentation, et dans leur propension à favoriser une sociabilité sans artifice ni contrainte²⁴.

1 Baily de Lalonde, *Le Léman, ou voyage pittoresque, historique et littéraire à Genève et dans le canton de Vaud (Suisse)*, Paris, G.-A. Dentu, 1842, t. I, p. 286-290.
 2 *Id.*, p. 370-371.
 3 Philippe-Sirice Bridel, « Épître, au jardinier de la Grotte », in *Poésies helvétiques. Par M^r. B*****, Lausanne, Mourer, 1782, p. 66-72.
 4 Gonzague de Reynold, *Le Doyen Bridel (1757-1845) et les origines de la littérature suisse romande. Étude sur l'helvétisme littéraire au XVIII^e siècle*, Lausanne, Georges Bridel & C^{ie}, 1909, p. 98-99 ; Louis Vuillemin, *Le Doyen Bridel. Essai biographique*, Lausanne, Georges Bridel, 1855, p. 65-72.
 5 Sur cette société, dont Bridel est alors membre, voir la contribution de Damiano Bardelli dans ce volume.
 6 Gibbon manifeste la première fois ce désir dans une lettre à Deyverdun datée de Londres, le 20 mai 1783. Voir Gibbon, *The Letters*, t. II, p. 326-330.
 7 Lettre de Georges Deyverdun, [1783], in Rowland E. Prothero (éd.), *Private Letters of Edward Gibbon (1753-1794). With an Introduction by the Earl of Sheffield*, London, John Murray, 1896, t. II, p. 53. La dernière phrase laisse supposer que Deyverdun a participé à l'édition des *Poésies helvétiques*. Le recueil contient en effet des notes et plusieurs discours en prose, notamment un important « Discours préliminaire sur la poésie nationale » (p. VII-XVI)

en guise de préface. Ces proses sont traditionnellement attribuées à Bridel, mais la remarque nous invite à reconsidérer l'apport de Deyverdun. Le discours sur les romances (p. 158-160), en particulier, sera republié en 1813 dans *Le Conservateur suisse* avec la signature « D. » pour « Deyverdun » (Lausanne, Louis Knab, t. I, 1813, p. 370-372).
 8 Bridel, « Épître, au jardinier de la Grotte », in *Poésies helvétiques*, *op. cit.*, p. 67.
 9 *Id.*, p. 68.
 10 *Id.*, p. 69.
 11 Voir la contribution de Dave Lüthi dans ce volume.
 12 Bridel, « Épître, au jardinier de la Grotte », in *Poésies helvétiques*, *op. cit.*, p. 68.
 13 Gibbon, *Memoirs of my Life*, p. 180.
 14 Gibbon réalise que, son ouvrage étant achevé, il vient de perdre « an old and agreeable companion » (*ibid.*).
 15 Bridel, « Épître, au jardinier de la Grotte », in *Poésies helvétiques*, *op. cit.*, p. 69.
 16 Bridel, « Épître, au jardinier de la Grotte », in *Poésies helvétiques*, *op. cit.*, p. 70.
 17 *Id.*, p. 71.
 18 *Id.*, p. 72.
 19 *Ibid.*
 20 *Ibid.*
 21 Admirateur de Delille, Bridel lira bientôt son poème dont il publie une brève recension dans les *Étrennes*

helvétiques de 1783 : [Philippe-Sirice Bridel], « Quelques petites choses sur l'Histoire Littéraire », *Étrennes helvétiques, curieuses et utiles*, Lausanne, Henri & Luc Vincent, 1783, [s.p.]. En outre, *Les Jardins* et les *Poésies helvétiques* seront longuement comparés par un critique suisse, Henri-David Chaillet (1751-1823), dans les pages du *Journal helvétique*. Voir Timothée Léchet, « Ayons aussi une poésie nationale ». *Affirmation d'une périphérie littéraire en Suisse, 1730-1830*, Genève, Droz, 2017, p. 346-363.
 22 Bridel, « L'Hermitage. Stances », in *Poésies helvétiques*, *op. cit.*, p. 90-92.
 23 *Ibid.*
 24 En 1789, Bridel associera encore plus étroitement jardin anglais et vertus helvétiques dans une longue description qu'il donne du parc d'Arlesheim, près de Bâle, et dans une épître en vers qu'il adresse à son propriétaire. Voir Philippe-Sirice Bridel, *Course de Bâle à Bienne par les vallées du Jura. Avec une carte de la route*, Bâle, Ch. Aug. Serini, 1789. L'épître « À l'hermite de la solitude d'Arlesheim » n'est pas paginée et la description occupe les pages 21 à 31.